

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

| | | | |
|----------------------|---|---------------------------|-------|
| Prix de l'abonnement | { | pour trois mois | 9 fr. |
| | | pour six mois | 18 |
| | | pour l'année | 36 |

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

Au bal donné chez l'ambassadeur d'Angleterre, on voyait des coiffures d'un genre tout-à-fait nouveau. Celle de la comtesse de S*** était composée de plumes rosées, placées entre les coques de cheveux et s'entremêlaient dans des bouquets d'argent brunis, qui, par leur éclat et la délicatesse de

leur travail, faisaient l'effet de bouquets de diamans. Cette coiffure avait été exécutée avec un goût remarquable par M^{me} Brasseur*, et peut compter comme une des plus jolies innovations que la mode ait faites cet hiver.

— Deux gerbes formées par des épis en perles, s'échappant d'une grosse rose et placées sur le côté, étaient aussi d'une élégance remarquable.

— Parmi d'autres coiffures non moins originales que gracieuses, on remarquait une petite couronne formée d'une double rangée de têtes de plumes. L'une de ces rangées retombait en dehors et l'autre se recourbait en dedans, ce qui présentait une espèce de petit chaperon en plumes, qui, posé très de côté sur la tête, était de l'aspect le plus délicieux. Nous avons vu aussi des marabouts roses placés dans la même disposition.

— On voyait beaucoup de coiffures en fleurs excessivement élevées. Quelques guirlandes étaient séparées en deux touffes. Les diamans qui ornaient les coiffures étaient presque tous montés en épis, bouquets ou aigrettes.

— Beaucoup de manches en berret sur lesquelles étaient jetées des blondes d'une hauteur prodigieuse, séparées au bas du poignet par un bracelet ou un ruban qui laissait retomber le bas de la blonde en forme de manchette.

— Une robe de crêpe blanc était ornée, au-dessus de l'ourlet, de trois petits liserés d'or, puis de trois bouquets de petites plumes cerise entremêlées de bruyère et de feuilles très-légères en or. Ces bouquets, qui formaient une double gerbe séparée au milieu par une attache en camée, étaient posés diagonalement sur la robe, à partir du dessus du genou jusqu'à moitié du jupon. Un bouquet semblable était attaché au corsage, et la coiffure, complètement analogue à cette garniture, présentait une guirlande, bruyère et plumes, séparée en deux touffes.

— Les robes en gaze japonaise étaient d'un effet admirable. Beaucoup de tissus légers, semés en or ou argent. On voyait des franges en plumes, en or, en perles et en jais.

— On porte dans ce moment tant de bijoux de fantaisie en argent, émail, etc., que nous devons sur ce point une men-

* Rue Verte, n^o 30.

tion honorable à M. Bourguignon* dont les magasins offrent tous les avantages de la variété et de la nouveauté, et qui a l'adroite précaution de ne point étaler aux yeux du public toutes ces jolies inventions qui perdraient leur mérite si elles étaient généralement connues, mais qu'il sait découvrir à toutes les élégantes qui visitent sa maison.

— Indépendamment des boas en marabouts, on en porte en plumes frisées; elles sont quelquefois nuancées comme un arc-en-ciel.

— L'étoffe nommée *Palmirienne*, employée depuis plusieurs années pour robes de bal, se porte maintenant brochée en or, soie ou argent.

— On porte pour soirée beaucoup de robes en gaze, imitation de blonde.

— Dans quelques jours on citera dans le monde élégant, une robe en cachemire blanc, ornée au-dessus de l'ourlet d'une très-haute *grecque* en or brodée au plumetis avec une perfection admirable. La ceinture présentera les mêmes dessins ainsi que le tour des manches à la *Marino Faliero*.

— La gravure de ce jour représente une toilette demi-négligée, convenable aux femmes qui bravent un rhume ou une migraine pour aller au spectacle. La robe est brodée en soie; les manches et le haut du corsage ornés de rouleaux en satin; le petit bonnet fond de velours garni de blondes soutenues par des fleurs à feuilles et tige d'argent. Une petite écharpe en velours, jetée sur le cou, et fixée par un coulant de diamant.

000500 000500

LE CHATEAU DE DUNSTAN.

(CHRONIQUE ÉCOSSAISE.)

Sur la cime des rocs sauvages, les derniers feux du jour jaunissent le front des châtaigniers, et glissent à longs traits sur les hautes flèches des sapins. La vallée commence à s'obscurcir, les voix cessent dans les campagnes.

Un vent souffle, froid et humide, qui ride la surface des eaux et courbe la pointe des genêts.

* Passage de l'Opéra.

Et puis, au-dessus du lac, une vapeur s'élève, et, pareille à un rideau de crêpe, elle s'étend immense autour de la montagne.

Là-bas, sur cet étroit plateau tapissé de bruyères, voyez-vous cet antique manoir dont les tours crénelées se dressent dans l'ombre comme des fantômes de géans ?

Là, naguère encore, tout respirait le bonheur et la joie, et peu de jours se passaient, sans que l'écho des voûtes ne retentit d'un bruit confus d'armes, de chevaux et de limiers.

Aujourd'hui le vieux castel est silencieux et presque désert. C'est qu'il n'est plus habité que par le seigneur Dunstan, vieillard aux mœurs sévères, au cœur inflexible, mais au corps souffreteux. Léo, son fils, avide de gloire, a suivi Richard en Palestine, et Olivaia son épouse, appelée au lit d'une mère mourante, est partie avec un nombreux cortège.

Dix heures sonnent : au milieu de quelques vassaux, le baron achève son repas du soir ; et puis, quand la table est retirée, il se retourne lentement du côté du feu qui pétille, car il fait froid et le vent siffle à travers les vitraux en ogives.

Tristement assis dans un grand fauteuil et sous le dais qui désigne les chefs de famille, il reporte ses pensers vers les années aventureuses de sa longue vie... Il songe que c'est demain le soixantième anniversaire de son existence, et que, pour la première fois, à pareille époque, entouré de sa famille et de ses nobles voisins, il ne fera point circuler les coupes d'hydromel dans la salle des banquets !

Tout à coup, du haut de la tourelle, le nain fait retentir son cor, et les hiboux effrayés répondent par leurs cris à ce bruit inattendu. — Qu'est-ce, varlet ? — Messire et maître, c'est un message de votre fidèle écuyer Robert. — Sortez.

Le visage du baron n'a pas éprouvé la moindre altération ; même il a paru lire avec indifférence, et pourtant le message l'a frappé d'un de ces coups plus douloureux que ceux du fer ; mais une longue expérience lui a appris à maîtriser ses émotions.

Les heures fuient, et devant l'âtre à la flamme assoupie, l'air sombre, l'œil fixe, il reste dans son fauteuil, immobile comme les personnages de ces portraits appendus à la muraille. Il songe à venger son outrage...

Bientôt un bruit de chaînes se fait entendre, le pont-levis

aille
non-
yez-
sent

oie ,
s ne
iers.
sert.
vieil-
corps
rd en
mère

e ha-
st re-
, car
es.
s qui
rs les
st de-
que ,
sa fa-
er les

tentir
à ce
aître ,
ez.
ation;
essage
u fer ;
émo-

oupie ,
mobile
raille.

t-levis



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2^e près le passage de l'Opéra
 Bonnet alzacien en velours épinglé Des magasins de M^{me} Rousseau Vautout
 rue de Richelieu N^o 87^e Robe de crêpe brochée Des magasins de la Belle
 Anglaise rue de la Paix N^o 20^e

s'abaisse en criant, et une cavalcade entre dans la cour. C'est Olivaia qui revient avec sa nombreuse escorte.

Dunstan la reçoit froidement, car entre elle et lui se trouve le message fatal.

Resté seul avec l'écuyer : « Eh bien ! Robert, s'écrie-t-il dans son impatience, est-il vrai... — Oui, seigneur, depuis cinq jours, un chevalier aux armes noires et sans devises, à la visière baissée, s'est joint à l'escorte de ma noble maîtresse, et, depuis ce moment, il semble être l'objet de sa faveur marquée. A vingt milles d'ici, au château du comte Olbridge, où nous nous arrêtâmes le soir, il a même passé une partie de la nuit dans son appartement. — L'insolent !... Mais où est-il ? — Ici. — Dans mon château ! — Tout au haut de la tour, au-dessus de l'appartement qu'habite la baronne. — Ici même ! dans mon château !... Il n'en sortira plus ! »

Fatiguée d'une route longue et pénible, Olivaia s'est retirée dans son appartement, et, tandis que ses femmes la déshabillent, elle leur conte les fêtes du lendemain, et le retour de Léo, et l'heureuse surprise qui attend son époux à son réveil...

Tout-à-coup, sous sa fenêtre, il se fait un bruit étrange. Le baron entre chez elle, un rire infernal sur les lèvres. D'une main convulsive il lui presse la main, il la pousse, il l'entraîne vers le balcon, et, à la clarté des torches qu'on apporte, il lui montre du doigt sur les dalles sanglantes... Qui ? Léo, Léo, son fils !

LE LUTIN.

FRANÇOIS I^{er} EN VOYAGE,

LE LION ET LE MAJORDOME.

Le voyage du roi de France ne ressemblait guères à celui d'un prisonnier. Partout sur son passage on donnait des fêtes dans lesquelles les seigneurs espagnols se plaisaient à faire parade de leurs richesses et de leur généreuse prodigalité. Arrivait-il dans un noble manoir ? il était obligé de s'asseoir à un splendide festin, à la suite duquel venait le bal, où, par esprit de courtoisie, le prince ne refusait jamais de figurer. Une fois, il invita à danser les deux filles d'un vieux

seigneur, remarquables par leur beauté. Mais dans l'excès d'un aveugle patriotisme, les fières Espagnoles, pour toute réponse, lui tournèrent le dos subitement. Le père loin d'approuver cette insulte faite à son royal hôte, devint furieux, et les saisissant par les cheveux, il les traîna violemment hors du lieu de la fête.

Celui qui étala le plus de magnificence dans cette réception, assure que le roi de France en fut *visiblement ébloui*. Par une ruse d'amour-propre, qui paraissait très-noble dans ce tems, et qui maintenant nous semble assez risible, Don Diego prétextant une grave indisposition, reçut le roi de France, sur le perron d'honneur de son château, assis dans un fauteuil, pendant que François I^{er} était debout.

Don Diego possédait une ménagerie, c'était le luxe des seigneurs les plus puissans de ce tems-là. Pendant le festin donné à François I^{er}, un lion terrible brisa sa cage. La terreur fut générale, chacun se voyait déjà la proie de l'animal furieux, lorsque le majordome du château descendit dans les cuisines où tous les valets étaient barricadés, prit d'une main un tison ardent, de l'autre son épée, et ainsi armé s'élança au-devant du lion. L'animal, effrayé par la vue des flammes, recula, et le majordome le poursuivit ainsi jusqu'à sa cage où il l'enferma avec autant de calme que s'il ne se fût agi que d'un chien gourmand pris en flagrant délit.

Cette action de courage fut très-certainement ce que l'illustre prisonnier admira le plus chez Don Diego. Du reste, il fut tellement satisfait de son séjour, qu'il dit au vieux seigneur : « Duc de l'Infantado, un serviteur tel que vous doit donner une bien haute idée de son maître. »

Ce doit être une lecture bien cruelle pour tout Espagnol patriote, que l'histoire de cette époque si glorieuse pour sa patrie. On serait vraiment tenté de la croire fabuleuse, en jetant un coup-d'œil sur l'état actuel de l'empire de Charles-Quint.

0000000000

BAL DE LA COUR.

En attendant les fêtes brillantes qu'on prépare à la cour pour l'arrivée de LL. MM. le roi et la reine de Naples, il y a eu deux bals cette semaine au château.

Le premier a eu lieu chez Madame la Dauphine ; c'était la première fois depuis la restauration qu'on dansait chez S. A. R. C'était plutôt une belle soirée dansante qu'un véritable bal. Tandis que des tables de jeu occupaient une partie des appartemens de Madame la Dauphine, la salle des gardes de Monsieur le Dauphin absent, avait été transformée en salle de danse. Les deux grands quadrilles se formèrent à 9 heures du soir, et restèrent animés jusqu'à une heure du matin. Les jeunes personnes qui y prirent part étaient plus remarquables par leur vivacité et par leurs grâces que par la richesse de leurs costumes. On remarquait plutôt une grande et belle simplicité que l'éclat qui frappe les yeux aux réunions de la cour.

On a walsé chez Madame la Dauphine. Désormais il ne sera plus possible de maintenir l'espèce de prohibition dont la walse est encore l'objet dans quelques maisons.

M^{lle} d'Artois a également donné un bal dans ses appartemens. Comme chez M^{me} la Dauphine, les toilettes étaient seulement d'une élégante simplicité. On était convenu d'avance de réserver la richesse des ornemens et l'éclat des pierreries pour les fêtes qui auront lieu pendant le séjour de M. le Comte et de M^{me} la Comtesse de Syracuse à Paris. Aucune couleur dans les parures, pas même des bouquets de fleurs sur les robes de crêpe, d'organdi et quelquefois de tulle. Les corsages étaient généralement drapés, mais sans apprêts, et ornés seulement de mantilles, ou découpés par derrière. Quelques manches à la *dona Maria*. Les jupes étaient garnies de tresses de satin ou de biais de même étoffe, découpés en pointes. Les coiffures à l'anglaise ou plutôt à la *demi-anglaise* étaient en majorité au milieu de quelques coiffures simples et de quelques chinoises adoptées par de très jeunes personnes. Monseigneur le Duc de Chartres portait un pantalon collant, ainsi que beaucoup d'autres jeunes gens ; les pantalons, serrés seulement et faiblement au mollet, n'étaient pas moins nombreux. M^{me} la Dauphine s'est montrée quelques instans à cette réunion. Beau-douin conduisait l'orchestre, composé de dix-huit musiciens. Le bal devait durer jusqu'au lendemain matin, mais, M^{me} la Duchesse de Berry ayant éprouvé subitement un mal de dents, au milieu de la nuit, tout était terminé à deux heures après minuit.

MÉLANGES.

WAVERLEY. — Erasme vendit le célèbre manuscrit de sa Bible latine pour trois ducats à un Juif; Martin Luther, revenant de l'université de Francfort, fut réduit à vendre ses livres pour payer son écot dans chaque misérable cabaret où il s'arrêtait. Le riche Walter Scott ne débuta pas d'une manière beaucoup plus brillante. Son manuscrit de *Waverley* demeura plus de trois semaines enseveli sous la poussière du comptoir d'un libraire de la cité, sans qu'on daignât y apporter la moindre attention.

Un jeune homme, qu'on nommait tout simplement M. Scott, était entré chez le libraire en présentant timidement un manuscrit qu'il désirait faire imprimer, il ajouta qu'il viendrait dans quelques jours savoir ce qu'on pensait de son ouvrage. Le libraire salua et promit de s'occuper de cette proposition. Soit négligence, soit défiance dans le succès de ce genre de publication, quand le jeune homme repassa à l'époque convenue il retrouva son manuscrit oublié à la place où il l'avait laissé. On le lui remit sans qu'il eût été seulement ouvert; le libraire affirma toutefois qu'il l'avait lu avec la plus grande attention, qu'il convenait que l'ouvrage était habilement conçu, mais qu'il ne jugeait pas devoir en devenir l'éditeur. Le jeune homme, entièrement découragé, avoua depuis qu'il eût été enchanté de vendre, pour cinquante guinées, ce manuscrit qui devint la source de sa fortune et de sa gloire.

Nombre des Anglais en France. — Ce nombre n'est pas si considérable qu'on le suppose ordinairement; il se réduit à 35,695 individus, dont 14,500 habitant Paris. Leur dépense annuelle est évaluée à 96 millions de francs, ce qui fait 2,689 francs par personne.

LA SCIENCE ENSEIGNÉE PAR LES JEUX, ou Théories scientifiques des Jeux les plus usuels, accompagnées de recherches historiques sur leur origine, servant d'introduction à l'étude de la mécanique, de la physique, etc.; imité de l'anglais, par M. Richard, professeur de mathématiques. Deux jolis volumes, ornés d'un grand nombre de vignettes gravées sur bois par M. Godard fils. Prix: 7 fr., et 8 fr. par la poste.

À Paris, chez Roret, libraire, rue Haute-Feuille, au coin de celle du Battoir, et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.

A ce Numéro est jointe la planche 695.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.